

Un Entretien avec... P.-O. FERROUD

— Soyez bref. Vos instants sont aussi précieux que les miens.

Pierre-Octave Ferroud, homme poli et pressé — mais encore plus poli que pressé — n'a rien affiché de semblable, en blanc sur bleu, dans son antichambre. Mais cela est comme sous-entendu dans son accueil. Et comment ne le sous-entendrait pas l'homme moderne qu'il est, l'homme aux cent occupations ? D'ailleurs il prêche d'exemple dans son œuvre, d'un bout à l'autre écrite « *in modo brevis* ». N'allez pas là-dessus croire qu'elle soit brève d'après le chronomètre : Ferroud n'est pas musicien de la symphonie-minute ou de la sonate-compte-goutte. Sa *Sonate* de violon couvre près d'une demi-heure de cadran, celle de violoncelle plus de la moitié, et sa *Symphonie* en *la* est au moins du type « rivière », dans beau débit moyen. La brièveté de l'œuvre ferrudienne est plutôt en profondeur. C'est qu'une fois pour toutes, elle a tordu le cou à l'éloquence, à la rhétorique et au verbiage. Ferroud n'use d'aucune des bagatelles de la porte pour se mettre en train. Ouvrez plutôt cette *Symphonie* : un fulgurant trait de cordes, souple comme une courroie de balastik la fait démarrer à plein volant ; elle vous happe, vous entraîne et vous broie. Et là-dessus, n'allez pas croire qu'elle se réclame de la machine type Mossoloff. Seulement, tout y sonne à rendement 100 0/0, comme dans une idéale mécanique supérieurement ajustée et lubrifiée. Ferroud avec son regard aiguisé par le reflet de ses verres tient beaucoup moins du sorcier que de l'ingénieur... quoi qu'il soit en fait complètement insensible aux problèmes exclusivement techniques.

R. Dézarnaux qui n'aime guère ce qu'il fait, voit en lui un Prokofieff français, tandis qu'Arthur Hoérée, qui l'aime, le compare à un Hindemith de chez nous. Hindemith et Prokofieff sont en tout cas parmi les forts. Mais le néo-romantisme germanique d'Hindemith et l'instinct slave de Prokofieff restent fort loin du cartésianisme français de Ferroud, dont la moindre page relève, autant que de la musique, d'une logique lucide et précise.

Cependant ce Français au double prénom romain, cet esprit délié qui signe les chroniques de *Paris-Soir* et de *Latinité* se montre singulièrement taiseux et discret quand il s'agit de sa personne et de son œuvre. Il ne serait pas loin, pour se dérober à une curiosité qu'il juge indiscrete, de vous tendre son acte de naissance, sa carte d'électeur, son livret militaire...

— Et avec ça, Monsieur ? Un extrait de mon casier judiciaire ? Je crois qu'il doit être vierge...

Mais après tout, pourquoi pas ? Au moins aurions-nous ce qui suit :

Nom : Ferroud. Prénoms : Pierre-Octave.

Lieu de naissance : Chasselay (Rhône), 6 janvier 1900.

Taille : 1 m. 76. Titres universitaires : licencié ès sciences. Profession : Compositeur. Service militaire : Strasbourg, 1920-22.

A Chasselay (Rhône), le père de Pierre-Octave est docteur en médecine, comme un héros de Balzac, et humaniste comme un honnête homme du XVIII^e. Sa mère est élève de Le Couppey et de Marmontel. Ainsi le jeune Pierre-Octave est-il nourri de Bach et de Plutarque : à dix ans, il lit *La Vie des Hommes Illustres* à livre ouvert et, à cahier fermé, joue le *Clavecin bien tempéré*. La virtuosité professionnelle le guette : c'est à



Photo Lipnitski

P.-O. FERROUD

point qu'il se luxe le poignet pour y devoir renoncer. Il a seize ans : il lui faut maintenant d'autres maîtres. Il aura Commette, Ropartz, Witkowski et Florent Schmitt.

Commette de 1917 à 1920 : ceux qui connaissent les enregistrements de l'organiste de St-Jean de Lyon comprendront maintenant pourquoi Ferroud fut parmi les premiers adeptes du disque. Ropartz de 1920 à 22 : Ferroud arrive à Strasbourg en kaki, l'ancêtre coloniale au bonnet de police (voyez plus haut) — façon élégante, de la part du bureau de recrutement, de le rendre sceptique en matière d'exotisme —, peu après la date où le musicien du *Pays* venait de s'asseoir dans le fauteuil directorial. Witkowski et surtout Florent Schmitt à partir de 1922 : démobilisé, Ferroud n'est rentré à Lyon que pour y retrouver, dans un semblable fauteuil le maître de *La Tragédie de Salomé*. Il est d'abord l'élève de ce maître, puis son disciple, et son porte-parole, et son ami. Il l'est resté.

Enfin, après l'inutilisable casier militaire, pousserai-je le sans-gêne jusqu'à tirer parti de son carnet de mariage ? Il me dirait qu'une charmante femme et qu'un tout jeune Ferroud animent le clair logis qui domine la coulée de la Seine vers Passy. Car depuis 1923, il s'est fixé à Paris. Il y a donc dix ans. Depuis dix ans, Pierre-Octave Ferroud travaille.

A dire vrai, ce n'est guère à Paris au milieu des mille occupations dont sa vie est faite, qu'il fait son œuvre. Tout au plus sa *Sonate en fa* représente-t-elle le travail d'un hiver (avec ses deux dates : 1^{er} décembre 28-23 mars 29). Mais sitôt que s'est effacé le dernier point d'orgue du dernier concert, Ferroud s'éclipse, les valises bourrées de papier blanc, les mêmes valises bondées de papier noirci, il ne réapparaît qu'à l'heure où les instruments s'accordent pour le premier concert.

— *Il me faut, dit-il, un pays sans horizons inaccessibles, mais qui donne l'essor à la pensée sans la limiter trop. Ni plaine, ni haute montagne. J'aime Nyons et les collines extrêmes des Alpilles. Connaissez-vous ?*

— Par les livres de Giono seulement.

Il y a ainsi dans la vie de Ferroud un temps pour chaque chose. Celui de l'interview, c'est pour lui quelque après-midi de novembre. Le papier noirci, extrait la veille des valises, est alors placé sur le piano à queue. Et voici à peu près comment la chose se passe.

Novembre 1927.

— Bonnes vacances ? — *Parfaites. Beau temps. Bon travail.* — C'est ça, le travail ? On peut voir ? — « Chirurgie ». *Un acte de Tchekof. En voulez-vous ? Prenez le fauteuil.*

Comme il n'a rien d'odontologique, je le prends ainsi qu'il m'est offert, et je subis — sans douleur — la petite farce désopilante du sacristain qui s'essaie, au pied levé, au métier de tire-dent.

Novembre 1929.

— Bien rentré ? — *D'hier.* — Quoi de neuf ? — *Un ballet sur un argument d'André Cœuroy. Ballet à danser, genre Petrouchka, pour prendre un point de comparaison. Mais prenez place... Et oubliez au fur et à mesure ce que vous entendez...*

Novembre 1930.

— Me revoici. — *Fidèle comme les mauvais jours. Qu'y a-t-il pour votre service ?* — Quelques mots sur votre *Symphonie*. — *Bon. C'est une symphonie : donc rien à en dire. Une symphonie d'une longueur moyenne. Unité tonale : en la. Forme classique. En voulez-vous tâter ?*

— Comment donc !

Je reprends le fauteuil, le même ; j'ouvre mes esgourdes, et je me sens entraîné, comme plus haut, par la courroie de transmission lancée à pleine vitesse.



Or, ce dernier automne, je ne suis pas retourné dans le clair appartement rouvert de la veille et où de la musique — qui sait ? — m'attendait. Mais j'ai revu Ferroud hier.

— Alors, ce ballet ?

— *Il entre en répétition à l'Opéra. Vous en souvenez-vous toujours ? Eh bien ! provisoirement baptisé Variation, modeste titre-calicot, il s'appelle aujourd'hui Jeunesse : il n'en va jamais autrement lorsqu'on commence à « organiser » plastiquement les rythmes, et c'est dans la collaboration que les idées se précisent le plus aisément. N'importe ! les répétitions de Jeunesse, avec Lifar, se déroulent dans la bonne humeur.*

— C'est bon signe. Et vous avez autre chose ?

— *J'ai fait chanter cet hiver à « Triton » trois petits chœurs pour voix de femmes. J'ai achevé la Sonate de violoncelle : la voici. Vous l'entendrez bientôt. Vous avez manqué de subir récemment quelques nouvelles mélodies.*

— Partie remise je suppose. Mais n'ai-je pas entendu parler aussi d'une Messe, tout en même temps que d'une opérette ?

Car P.-O. Ferroud ne pose nullement au « grand musicien ». Il n'est pas l'ennemi de la bonne blague et du savoureux calembour. Ses œuvres de début ? Il y a le large poème symphonique intitulé *Foules* et les petites chansons aiguës d'*A contre-cœur*. Et le respect n'est pas son fait : n'est-ce pas lui qui a coulé l'*Aria* de Bach dans un moule à fox-trot ? Mais Bach lui-même se distrait bien à l'éloge de sa pipe, comme Florent Schmitt à *Censunik*. Et son opérette à lui, Ferroud, s'appellerait — ô Shakespeare ! — *Le Mercanti de Venise*. Et puis après ? Cela n'empêchera pas qu'à ce *Mercanti* succède, dit-on, une *Messe pragmatique*. A ce que, du moins, raconte Florent Schmitt...

— Et puis-je savoir ?

— *Vous êtes insatiable ! Vous savez que je ne tiens pas boutique de théorie. N'ayant presque rien à dire de mes œuvres terminées, souffrez donc que je sois plus laconique encore tant qu'elles ne sont qu'à l'état de projet... Et revenez-moi, en novembre, voulez-vous ? Peut-être alors...*